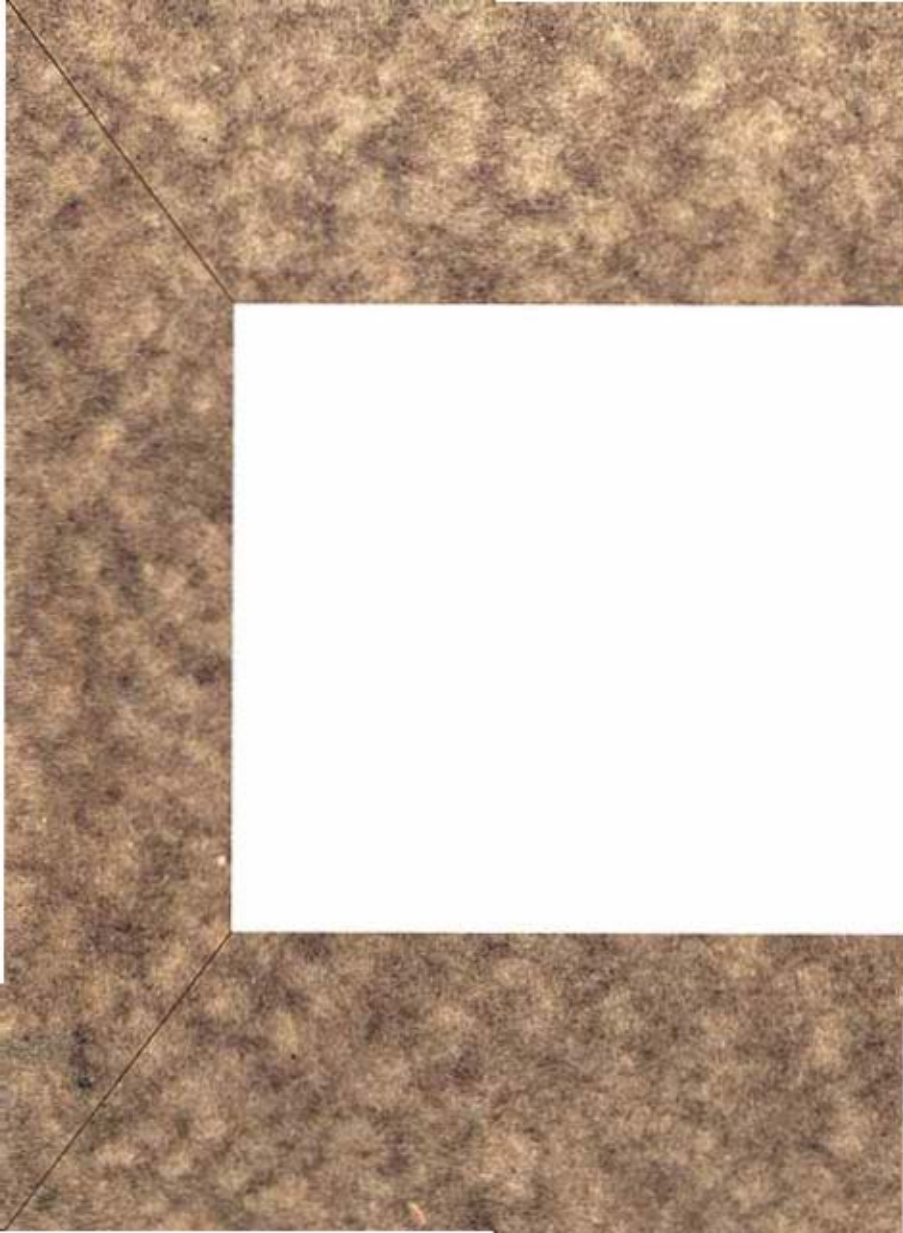




FRANCIS DE MIOMANDRE

CONTES DES CLOCHES
DE CRISTAL

A
P A R I S
C H E Z M A D A M E L E S A G E





FRANCIS DE MIOMANDRE

CONTES DES CLOCHES DE CRISTAL

A

P A R I S

CHEZ MADAME LESAGE

Je ne sais comment cela s'était fait, mais je me trouvais dans une forêt enchantée. C'était un lieu mystérieux, tout en peluche d'un vert sombre comme le feuillage des sapins pendant la nuit, et il y régnait une telle obscurité qu'on ne voyait rien devant soi et que l'on pouvait se croire n'importe où. C'est pourquoi j'imagine que ce paysage, qui par ailleurs ressemblait si fort à un divan, était au fond une forêt. On y entendait toutes

sortes de murmures et de bruits confus, on discernait des formes qui se dissolvaient dès qu'on les considérait avec trop d'attention. Je me gardai bien de bouger de peur de déchaîner sur moi des forces malfaisantes et inconnues. Pourtant, je n'éprouvais point de peur, car au-dessus de moi planait une chose brillante et légère, comme une constellation de cristal, sur laquelle venaient jouer les suprêmes rayons de la clarté nocturne et dont les plus faibles brises agitaient les lames bariolées, qui rendaient alors un son délicieux de ténuité et de douceur.

Ravi, j'écoutais cette musique.

Que de choses elle m'apprit, et que j'ai oubliées depuis, hélas ! Pourtant, parfois, au

*milieu de mes plus beaux rêves, il me vient
comme un vague souvenir de ces paroles si
belles, si étranges. Pourquoi faut-il qu'elles
s'évanouissent ainsi à mon réveil, comme la
dernière vibration de la cloche bariolée?
Pourquoi faut-il que je ne me sois rappelé
que les moins belles?*

*Qu'on me pardonne... Nous sommes telle-
ment moins subtils que le cristal et que le
vent!...*

L'Ermite de la Pendule

A Jean Crosnier.

IL y avait une fois, dans une pendule de bois découpé, un capucin qui sonnait l'heure. Un ingénieux mécanisme, douze fois le jour et douze fois la nuit, faisait s'ouvrir à deux battants la porte de la petite chapelle ogivale que représentait cette pendule, et l'on pouvait voir notre ermite tirer la corde autant de fois que la sonne-

rie, invisible dans son clocher, faisait entendre son tintement avertisseur. Puis la porte se refermait, d'un mouvement sec et brusque, comme si elle avait voulu escamoter le personnage. Celui-ci se portait à merveille, malgré son âge et sa vie retirée. Une robe de bure, toujours neuve et bien brossée, descendait sans une tache jusqu'à ses pieds nus chaussés de sandales. Sa longue barbe blanche, tranchant sur le rose frais de ses joues, inspirait le respect. Bref, il avait tout pour être heureux. Surtout que, loin de se douter que la pendule obéissait à une mécanique, il s'imaginait bel et bien être l'auteur réel du bruit de la cloche, et cela l'emplissait d'un vif sentiment de son importance.

Pour rien au monde, il n'eût consenti à se commettre avec la foule ; c'était bien assez du service immense qu'il lui rendait en lui annonçant l'heure. Pour le reste, elle n'avait qu'à s'arranger. Lorsque quelqu'un, attiré par sa réputation d'ermite, venait le consulter sur un cas difficile, une maladie ou n'importe quoi de ce genre, sans daigner se montrer, il lui donnait sa réponse par le trou de la serrure, ce qui ne laissait pas de marquer ses oracles d'un cachet saisissant d'étrangeté et de mystère.

Pendant de longues, très longues années, frère Barnabé (c'était son nom) trouva dans le fait de tirer la corde à heures fixes un tel agrément que cela suffisait à remplir son existence. Songez donc : le peuple

entier de la salle à manger avait les yeux fixés sur sa chapelle, et certains citoyens de ce peuple n'avaient même jamais eu d'autres distractions que de le voir apparaître, lui et sa corde : notamment un compotier, qui avait eu la vie la plus malheureuse et la plus terne du monde. Brisé en deux dès ses débuts sur le buffet, par la maladresse d'une femme de chambre, on l'avait rafistolé avec des crampons de fer et, depuis lors, les fruits dont on le chargeait avant de le mener sur la table ne lui ménageaient point les plus humiliantes railleries : ils le trouvaient indigne de contenir leurs précieuses personnes.

Eh bien ! ce compotier, qui gardait à son flanc une blessure sans cesse avivée

par le sel de l'amour-propre, trouvait une grande consolation à voir fonctionner le capucin de l'horloge.

— Voyez, disait-il aux fruits railleurs, voyez cet homme à robe brune. Dans quelques instants, il annoncera que c'est l'heure de vous manger.

Et il se réjouissait en son cœur et savourait sa vengeance, jusqu'au pépin. Mais les fruits n'en voulaient rien croire et répondaient :

— Tu n'es qu'un lâche et un éclopé plein d'envie. Il n'est pas possible qu'un chant aussi cristallin, aussi suave, annonce un événement fâcheux.

Et eux aussi considéraient le capucin avec complaisance. Et les vieux journaux

de dessous la console, qui passaient leur vie à radoter des histoires arrivées depuis vingt ans, et le pot à tabac, et les pincettes, et les tableaux accrochés au mur, et les flacons de liqueur, tous tenaient les yeux fixés sur la pendule, et trouvaient toujours, à voir s'ouvrir les deux battants de la porte de chêne, le même naïf et profond plaisir.

Et, quand on arrivait aux environs de onze heures cinquante, alors accouraient les enfants : ils s'asseyaient en rond autour de la cheminée, et ils attendaient patiemment midi : instant entre tous solennel où l'ermite, au lieu de se dérober, la besogne faite, avec une rapidité de voleur, comme il faisait à une ou à deux heures (et alors on pouvait douter de l'avoir vu), restait au

contraire longtemps, longtemps en évidence, le temps de sonner douze fois. Ah! il ne se pressait guère, alors, frère Barnabé! Il savait bien qu'on l'admirait. Mine de rien, tout en feignant d'être uniquement à son affaire, il tirait la corde, mais d'un regard en dessous il guettait l'effet qu'il produisait. Les enfants trépignaient en criant :

— Regarde, il a engraisé.

— Non, il est toujours pareil.

— Je te dis qu'il rajeunit.

— Ce n'est plus le même, depuis le temps... C'est son fils...

Etc, etc...

Le couvert riait sur la table de toutes les dents de ses fourchettes étalées, le

soleil joyeusement illuminait l'or des cadres et les brillantes couleurs des toiles qu'ils renfermaient, les portraits de famille clignaient de l'œil comme pour dire: «Comment! il est toujours là, le bon capucin? Nous aussi, nous avons été des enfants, il y a bien des années de cela, et il nous a tellement amusés!...»

C'était un moment de triomphe.

Puis les parents survenaient, on se mettait à table, et frère Barnabé, sa tâche remplie, rentrait dans sa chapelle avec cette profonde satisfaction qu'on éprouve d'avoir fait son devoir.

Hélas! il vint une époque où ce sentiment ne lui suffit plus. Il finit par se fatiguer de toujours sonner l'heure, surtout de ne

pouvoir jamais sortir. Tirer la corde de la cloche, c'est en quelque sorte une fonction publique, et tout le monde vous en admire. Mais qu'est ce que cela dure? A peine une minute sur soixante, et le reste du temps, que faire? Se promener en rond dans l'étroite cellule, dire son chapelet, méditer, dormir, regarder par la fente de dessous la porte ou à travers l'ajourement du clocher un vague rais de soleil ou de lune. Ce sont là des occupations bien peu passionnantes, frère Barnabé s'ennuya.

L'idée lui vint de se sauver. Il repoussa avec horreur cette tentation, relisant le règlement affiché dans l'intérieur de la Chapelle : ce règlement était formel.

« Défense expresse au Frère Barnabé

*« de sortir, sous aucun prétexte, de la cha-
« pelle de la Pendule. Il doit toujours se
« tenir prêt à sonner les heures de jour et
« de nuit. »*

Il n'y avait pas à tergiverser. L'ermite se soumit. Mais que c'était dur !

Or, une nuit, comme il ouvrait sa porte pour sonner trois heures, quelle ne fut pas sa stupéfaction de se trouver face à face avec un éléphant qui, debout, tranquille, le regardait de ses petits yeux malicieux!... Certes, il le reconnut aussitôt : c'était l'éléphant d'ébène qui demeurait sur la plus haute étagère du buffet, là-bas, tout là-bas, à l'autre extrémité de la salle à manger. Mais jamais il ne l'avait vu ailleurs que sur la susdite étagère, à tel point qu'il avait fini

par croire que l'animal en faisait partie, qu'il avait été sculpté dans le bloc même du buffet. L'étonnement de le voir là, devant lui, le cloua sur place, et il en oublia de refermer la porte, une fois ses heures sonnées.

— Eh bien ! dit alors l'éléphant, je constate que ma visite vous produit quelque effet. Auriez-vous peur ?

— Je n'ai pas peur, balbutia l'ermite, mais j'avoue que... Une visite!... Vous venez me faire une visite?...

— Mais oui ! C'est vous que je viens voir. Vous avez tellement fait de bien ici, à tout le monde, qu'il est trop juste que quelqu'un vous rende à son tour service. Je sais combien vous êtes malheureux. Je veux vous consoler.

— Comment savez-vous que?... Comment pouvez-vous supposer?... Je ne l'ai jamais dit à personne. Seriez-vous le diable?...

— Rassurez-vous, répondit l'animal d'ébène, en souriant, je n'ai rien de commun avec ce grand personnage. Je ne suis qu'un éléphant... il faut bien le dire, de premier ordre. Je suis l'éléphant de la reine de Saba. Du vivant de cette grande souveraine d'Afrique, c'est moi qui la transportais dans ses déplacements. J'ai vu Salomon : il avait de bien plus riches habits que vous, mais pas une plus belle barbe... Quant à savoir si vous êtes malheureux, il n'y avait qu'à le deviner. On doit s'ennuyer mortellement dans une telle existence.

— Je n'ai pas le droit de sortir d'ici, affirma le capucin avec force.

— Oui, mais vous vous ennuyez quand même...

Ce mot, le regard scrutateur dont l'accompagna l'éléphant, générèrent extrêmement l'ermite. Il ne répondit rien, il n'osait rien répondre. C'était tellement vrai ! Il s'ennuyait à périr. Mais voilà ! il avait un devoir évident, une consigne formelle, indiscutable : rester dans la chapelle pour y sonner l'heure. L'éléphant le considéra longtemps en silence, comme quelqu'un qui ne perd pas une seule de vos pensées. A la fin, il reprit la parole :

— Mais, demanda-t-il, d'un air inno-

cent, pour quelle raison n'avez-vous point le droit de sortir d'ici?

— Je l'ai promis à mon révérend Père, mon maître spirituel, lorsqu'il m'a commis à la garde de cette chapelle-pendule.

— Ah!... Et y a-t-il longtemps de cela?

— Il y aura tantôt cinquante années, murmura frère Barnabé, après un rapide calcul de tête.

— Et, depuis cinquante ans, vous n'avez jamais eu de nouvelles de ce bon Père?

— Aucune, jamais.

— Et quel âge avait-il, à cette époque?

— Il pouvait aller sur ses quatre-vingts ans, je pense.

— De telle sorte qu'il en aurait aujourd'hui cent trente, si je ne m'abuse... Eh

bien ! mon cher... (et l'éléphant, ici, éclata d'un rire sardonique, très pénible à entendre) il vous a totalement oublié. A moins qu'il ne se soit moqué de vous. De toutes manières, vous êtes quitte envers lui.

— Mais, objecta le moine, la discipline...

— Quelle discipline ?

— Enfin, le règlement.

Et il montra le papier affiché dans l'intérieur de la cellule. L'éléphant le lut avec attention. Puis :

— Voulez-vous mon opinion sincère ? La première partie de ce factum a pour but unique de vous effrayer. Mais la seconde seule est essentielle : « Sonner les

heures de jour et de nuit », voilà votre devoir strict. Il suffit donc que vous vous trouviez à votre poste aux moments voulus. Tous les autres vous appartiennent.

— Mais qu'en ferai-je, de ces moments ?

— Ce que tu en feras ? dit l'animal d'ébène, en changeant soudain de ton, et en parlant d'une voix éclatante, autoritaire, entraînante. Tu monteras sur mon dos, et je t'entraînerai au bout du monde, dans des pays merveilleux que tu ne connais pas. Il y a, sais-tu bien, dans le placard à secret, celui qu'on n'ouvre jamais, des trésors sans prix, dont tu ne te fais nulle idée : des tabatières dans lesquelles Napoléon a éternué, des médail-

les avec les portraits de Césars romains, des poissons de jade qui connaissent tout ce qui se passe au fond des océans, un vieux pot de gingembre vide, mais qui sent encore si violemment, que l'on est ivre rien que pour passer à côté de lui (et alors on a des rêves étonnants).

Mais le plus beau, vois-tu, c'est la soupière, la fameuse soupière de porcelaine de Chine, la dernière pièce qui reste d'un service unique, rarissime. Elle est toute décorée de fleurs. Et, au fond, devine ce qu'il y a ? Il y a la reine de Saba elle-même, debout sous son parasol flamboyant, et qui porte au poing un perroquet-prophète. Elle est belle, si tu savais ! elle est belle à en tomber à genoux ! Et

elle t'attend. C'est moi, son éléphant fidèle, qui l'ai suivie jusqu'ici depuis trois mille ans. Elle m'a dit : « Va me chercher l'Ermite de la Pendule, je suis sûr qu'il doit mourir d'envie de me voir. »

— La reine de Saba ! la reine de Saba ! murmurait frère Barnabé à part soi, bouleversé d'émotion... je n'ai pas le droit de refuser... Il faut que j'y aille.

Puis, tout haut :

— Oui, je veux bien. Mais l'heure, l'heure, songez donc ? Il est déjà quatre heures moins le quart.

— Personne ne s'apercevra de rien si vous sonnez maintenant vos quatre heures. Et cela vous donne une heure et quart avant d'avoir à vous occuper de la sui-

vante. C'est plus qu'il n'en faut pour aller présenter vos hommages à la reine et revenir...

Alors, oubliant tout, rompant avec un passé de cinquante années d'exactitude et de fidélité, frère Barnabé sonna fiévreusement ses quatre heures et bondit sur le dos de l'éléphant qui l'emporta à travers l'espace et, en quelques instants, se trouva devant la porte du placard. Il frappa trois coups de ses défenses, et cette porte s'ouvrit, à n'en pas douter par enchantement. Il se faufila avec une habileté merveilleuse à travers le dédale des tabatières, des médailles, des éventails, des poissons de jade, des statuettes, et ne tarda point à déboucher devant la fameuse sou-

pière. Il frappa encore les trois coups magiques, le couvercle pivota, se souleva, et notre moine put voir alors la reine de Saba elle-même qui, debout dans un paysage de fleurs et devant un trône d'or et de pierreries, souriait d'un air ensorcelant, en tenant sur le poing son perroquet-prophète.

— Vous voilà donc, bel ermite, dit-elle. Ah ! que cela me réjouit de vous voir !... J'avoue que j'en avais un désir fou. Je me disais toujours, lorsque j'entendais sonner la pendule : « Que cette cloche est douce et cristalline ! C'est une musique céleste. J'aimerais connaître celui qui la met en branle, ce doit être un bien habile homme. Venez près de moi, bel ermite.

Frère Barnabé obéit. Il était ravi, transporté dans un monde inconnu, miraculeux... Il ne savait que penser. Une reine lui parlait familièrement, une reine avait désiré le voir.

Elle reprit :

— Tenez, prenez cette rose en souvenir de moi... Si vous saviez comme je m'ennuie ici ! J'ai essayé de m'intéresser à ces gens qui m'entourent. Tous m'ont plus ou moins fait la cour, mais au bout de peu de temps je m'en fatiguai. La tabatière ne manque pas de finesse, et elle raconte fort bien des récits de guerre ou des intrigues friponnes, mais je ne puis souffrir son odeur. Le pot de gingembre est assez gracieux et même séduisant,

mais j'éprouve à ses côtés une irrésistible envie de dormir. Les poissons possèdent une grande science, mais ils ne veulent jamais rien dire. Il n'y a que le César d'or de la médaille qui m'ait amusée quelque temps, mais son orgueil a fini par m'être insupportable. Ne prétendait-il pas m'emmener en captivité, sous prétexte que j'étais une reine barbare ? Je l'ai planté là, lui, sa couronne de lauriers, et son grand nez dont il est si fier. Alors, je suis restée toute seule, et j'ai pensé à vous, à vous qui étiez si loin, et qui me faisiez entendre dans la nuit de si belles musiques, et j'ai dit à mon éléphant : « Amène-le moi. Nous nous distrairons mutuellement. Je lui raconterai mes aven-

tures, il me dira les siennes. » Voulez-vous, bel ermite, connaître mon histoire ?

— Oh ! oui ! soupira frère Barnabé, extasié. Elle doit être si belle !

Et la reine de Saba se mit à rappeler les aventures mirifiques qui lui étaient arrivées depuis le soir où elle avait quitté le roi Salomon jusqu'au jour où elle avait abordé dans cette belle soupière de porcelaine, avec sa suite d'esclaves, son parasol, son trône, ses oiseaux. Il y aurait eu de quoi remplir des volumes. Et encore elle ne disait pas tout, elle allait au hasard de ses souvenirs. Elle avait parcouru l'Afrique et l'Asie, les îles des deux Océans. Un prince de la Chine, venu sur le dos d'un dauphin de jade, avait

demandé sa main, mais elle l'avait éconduit parce que, à ce moment-là, elle projetait un voyage au Pérou, en compagnie d'un galant cavalier, peint sur un éventail et qui, au moment de s'embarquer pour Cythère, en la voyant passer s'était ravisé.

En Arabie, elle avait vécu au milieu d'un cortège de magiciens qui, dans le seul but de la distraire, s'amusaient à faire éclore sous ses yeux des œufs d'oiseaux rocks, à susciter des orages épouvantables, au milieu desquels ils bondissaient comme des plumes, dans l'envol de leurs longues robes, à faire chanter des statues enfouies dans les sables, à égarer des caravanes, à produire des mirages de jar-

dins, de palais et d'eaux vives. Mais l'aventure qui l'avait le plus frappée, c'était encore celle qu'elle avait eue avec le César d'or. Certes, elle répétait toujours : « Il m'a offensée par son orgueil ». Mais on la sentait flattée malgré tout, car ce César était un personnage fort considérable.

Parfois, au milieu du récit, le pauvre moine risquait une timide interruption :

— Il serait temps, disait-il, que j'allasse sonner l'heure. Laissez-moi partir...

Mais alors la reine de Saba, câline, passait sa petite main dans la belle barbe de l'ermite, en riant : « Qu'il est méchant, mon beau Barnabé, de penser à sa sonnette, quand une reine d'Afrique lui fait

ses confidences !... Et puis, il est encore nuit. Personne ne s'apercevra de son absence ! »

Et elle reprenait son étonnante histoire.

Lorsqu'elle l'eut achevée, elle prit son air le plus enchanteur et, s'adressant à son hôte :

— Et maintenant, beau Barnabé, dit-elle, c'est à votre tour, je ne vous ai rien caché de ma vie. A vous de me raconter la vôtre.

Et, ayant fait asseoir à ses côtés sur son trône notre bon moine ébloui, elle renversa la tête en arrière, comme quelqu'un qui s'apprête à déguster quelque chose de particulièrement exquis.

Et voilà frère Barnabé qui se met à narrer les épisodes de sa vie. Il raconta comment le père Anselme, son supérieur, l'amena un jour dans la chapelle-pendule et lui en commit la garde, il dit ses émotions de débutant-sonneur, il décrivit la cellule, il récita le règlement inscrit sur le parchemin pendu au mur, il dit combien l'unique banc était raboteux, et dure aussi l'obligation de ne jamais se laisser aller au sommeil plus de trois quarts d'heure de suite, de peur de n'être point prêt au moment de tirer la corde. Il avait bien, en énonçant ces misérables choses, la sensation qu'elles ne pouvaient intéresser personne, mais il était lancé, voilà, il ne pouvait plus s'arrêter. Il devinait bien

que ce qu'on attendait de lui ce n'était pas le récit de sa vie véritable, qui ne présentait aucune signification, mais celui d'une existence plus belle, dont il aurait séance tenante inventé les péripéties variées et pathétiques. Hélas ! il manquait d'imagination et, bon gré mal gré, il lui fallait s'en tenir aux faits exacts, c'est-à-dire à presque rien.

A un moment donné de sa narration, relevant les yeux que, par modestie, il avait jusqu'alors tenus baissés vers le sol, il s'aperçut que les esclaves, le perroquet, et jusqu'à la reine, tous dormaient d'un profond sommeil. Seul, l'éléphant veillait encore :

— Eh bien ! lui cria-t-il, on peut dire

que vous êtes un conteur passionnant !
Le pot de gingembre lui-même n'est rien
à côté de vous.

— Mon Dieu ! implora frère Barnabé,
croyez-vous que la reine sera fâchée ?

— Je l'ignore ; mais ce que je sais bien,
c'est qu'il faut rentrer. Voici le grand
jour. Je n'ai que le temps de vous charger
sur mon dos et de vous ramener à votre
chapelle.

Et c'était vrai : filant comme l'éclair à
travers la salle à manger, notre éléphant
d'ébène arriva tout juste comme huit
heures du matin se marquaient à l'hor-
loge de la cathédrale de la ville. Eperdû-
ment, le capucin sonna les huit coups
réglementaires, puis il tomba de sommeil,

épuisé... Personne, fort heureusement, ne s'était même douté de son absence.

Le jour se passa pour lui dans une attente fiévreuse. Il remplissait machinalement ses fonctions de sonneur, mais sa pensée ne quittait pas la soupière enchantée où vivait la reine de Saba. Il se disait : — Qu'importe maintenant mon ennui de la journée, puisque, la nuit, l'éléphant d'ébène viendra me chercher pour me ramener près d'elle ? Ah ! qu'elle belle vie je vais mener ! —

Et, dès que tomba le soir, il attendit, avec une impatience croissante, l'arrivée de l'éléphant. Hélas ! minuit, une heure, deux heures passèrent sans que le messager de la souveraine donnât signe de vie,

Alors, n'y tenant plus, croyant à un simple oubli, frère Barnabé se mit en route. Ce fut un long, un pénible voyage. Il lui fallut descendre de la cheminée, en s'accrochant à l'étoffe qui retombait sur les côtés et, comme elle n'arriyait pas jusqu'au plancher, se laisser tomber d'une hauteur cinq ou six fois plus longue que la sienne propre. Puis il arpenta toute la salle elle-même, se heurta dans l'obscurité au pied de la table, glissa sur un carfard, eut à lutter contre une souris sauvage qui le mordit cruellement au mollet, enfin mit deux heures à retrouver le placard. Il imita l'éléphant avec le plus d'exactitude possible, de telle sorte qu'on lui ouvrit sans difficulté la porte, puis le couvercle ; et

enfin, tremblant de saisissement et de joie, il se trouva devant la reine. Celle-ci parut fort étonnée :

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, et que voulez-vous, mon brave capucin ?.

— Mais, dit frère Barnabé, interloqué, vous ne me reconnaissez pas ?... L'ermite de la pendule, qui suis venu hier...

— Ah ! c'est vous le moine d'hier. Eh bien ! je ne vous conseille pas de jamais repasser par ici... Vraiment, vos histoires ne sont pas assez intéressantes.

Et comme le pauvre Barnabé, n'osant mesurer l'étendue de son désastre, restait là, immobile...

— Voulez-vous bien vous en aller ? siffla le perroquet-prophète, se précipitant

sur lui et le lardant de coups de bec. On vous dit que vous êtes de trop. Allons, filez, et plus vite que ça.

La mort dans l'âme, frère Barnabé reprit la route de la cheminée. Il se disait :

— Voilà ce que c'est que d'oublier son devoir. J'aurais bien dû me douter que tout cela n'était qu'une tentation, pour me faire perdre les mérites de toute une vie de solitude et de pénitence. Je vous demande un peu si un pauvre moine en robe de bure peut lutter dans le cœur d'une reine avec le souvenir d'un empereur romain !... Et pourtant, elle était si belle !

— Mais il faut que je l'oublie. Il faut que désormais je ne pense plus qu'à

mon devoir : mon devoir est de sonner l'heure et je l'accomplirai sans défaillance et joyeusement jusqu'à ce que la mort me surprenne, dans mon extrême vieillesse.

— Pourvu, mon Dieu ! que personne ne se doute de ma fugue ! Pourvu que j'arrive à temps ! Il est déjà sept heures et demie. Si je n'arrive pas pour huit heures, je suis perdu. C'est à ce moment-là que tout le monde commence à vivre dans la maison. —

Et il se hâtait de toutes ses forces, déjà épuisées. Lorsqu'il lui fallut grimper le long de la cheminée, il sentit son sang bourdonner à ses oreilles. Il parvint sur la tablette à demi-mort. Hélas ! il eut beau se bousculer, il n'arriva pas à temps. Huit heures sonnaient.

Je dis bien : huit heures sonnaient ! Mais sans lui !... La porte de la pendule s'ouvrit à deux battants, la corde monta et redescendit, absolument comme s'il avait été là pour la tirer, et les huit coups cristallins de la cloche retentirent.

Effondré de stupeur, le pauvre capucin comprit. Il comprit que la cloche fonctionnait sans lui, et qu'il n'avait jamais réellement servi à rien dans son mécanisme. Il comprit que son travail et son sacrifice n'étaient qu'un travail et qu'un sacrifice pour rire, presque une mauvaise plaisanterie. Tout lui manquait à la fois : le bonheur, qu'il avait goûté auprès de la reine de Saba ; et le devoir, qu'il pensait accomplir dans sa cellule, et qui désormais

n'avait aucune raison. Un désespoir immense, absolu, entra dans son âme, si terrible, qu'il comprit bien que la vie lui serait insupportable dans de telles conditions.

Alors, il déchira en tout petits morceaux la rose que lui avait donnée la reine de Saba, ainsi que le règlement affiché dans sa cellule, et, saisissant la corde qui pendait au plafond et qu'il avait tirée si joyeusement depuis tant d'années, il se la passa autour du cou et se pendit.



Le génie du pèse-lettres

A Mademoiselle Magdelaine Armand Dayot.

C'ÉTAIT un petit gnome extrêmement malin et spirituel, tout en peau de gant, en drap et en laiton. Son corps ressemblait à une pomme de terre, sa tête à une truffe blanche, ses pieds à deux petites cuillers. Il avait emprunté à une modiste un bout de laiton pour se faire une paire

de bras et une paire de jambes, et ses poings gantés de chamois crème lui donnaient une élégance bien britannique, peut-être démentie par un éclatant chapeau de piment rouge. Quant à ses yeux, particularité mystérieuse, leur regard était obstinément dirigé à droite, ce qui lui donnait un air louche tout à fait extravagant.

Il se vantait de venir d'Irlande, terre classique des fées et des lutins, mais pour rien au monde il n'eût avoué qu'il y avait modestement fait partie d'une troupe de minstrels ou chanteurs ambulants : ce détail n'eût intéressé personne.

Après qui sait quelles aventures et quels voyages extraordinaires, il était arrivé à

occuper une des plus hautes fonctions auxquelles puisse prétendre un gnome de cuir. Il était le génie du pèse-lettre chez un poète. Entendez par là que, assis sur la plate-forme de cette machine brillante, il se balançait toute la journée, très doucement, en souriant d'un air entendu. Les premiers temps, il avait peut-être compris l'honneur qu'on lui faisait en lui offrant ce poste de confiance, mais à force d'entendre répéter par son maître « N'y touchez pas!... Qu'on ne l'époussète point!... Regardez comme il est gentil... C'est lui qui fait arriver les petits bleus! » il en avait conçu un orgueil démesuré, et tout à fait perdu le sentiment de son importance réelle.

Au point que, lorsqu'on le déplaçait pour

peser la correspondance, il entra dans de véritables rages, disant qu'il était chez lui, qu'on n'avait pas le droit de le tracasser qu'il ferait doubler la taxe, et autres méchancetés délirantes.



Il passait donc ses journées assis sur le pèse-lettres, comme un prince mérovingien sur son pavois, et il considérait de là-haut, avec un certain mépris, tout le petit monde de la table de travail : une montre en or, une énorme coquille de noix, un bouquet de fleurs, une lampe, un encrier, un centimètre et un petit groupe de bâtons de cire aux vives couleurs, respectueusement rangés autour de leur cachet de cristal.

— Oui, disait-il, c'est moi le génie du pèse-lettres, et vous n'êtes que mes humbles sujets. La coquille de noix, c'est mon bateau pour quand je voudrai retourner en Irlande; la montre est faite pour me dire à quelle heure je daignerai m'endormir; le bouquet c'est mon jardin, tout en fleurs; la lampe m'éclaire si je veux veiller; le centimètre sert à noter les progrès de ma croissance (je mesure cent-soixante-dix millimètres depuis que j'ai eu l'idée de porter des souliers à la poulaine). Je ne sais comment utiliser les bâtons de cire, mais je ne tarderai pas à le trouver. Quant à l'encrier, c'est pour faire des ronds dans l'eau.

Et il se mettait à cracher dedans, avec une impudence extraordinaire.

— Vous êtes fièrement mal élevé, protestait l'encrier. Si je pouvais monter jusqu'à vous, je vous ferais une large tache sur la joue, et je vous écrirais sur le dos, en grosses lettres : « Méchant gnome ».

— Oui, mais vous êtes lourd comme du plomb, avec votre vilaine eau d'égout, et vous ne pouvez rien contre moi. Si je me penche sur vous, vous serez bien obligé de refléter mon visage.

Et son visage, en effet, lui apparaissait dans le rond de la margelle de cuivre, tout noir et brillant, comme celui d'un petit démon ricanant.

Lorsque le maître venait s'asseoir à sa table de travail, il prenait un air hypocrite et souriait comme pour dire : « Tout va

bien. Tu peux écrire de belles choses. Je suis là ».

Alors le poète, qui était très bon, et qu'on pouvait duper facilement, regardait le lutin avec complaisance et, plantant un bâtonnet d'encens vert dans un brûle-parfums à trépied, l'allumait. La fumée montait en fines volutes vers la tête du génie, qu'elle enveloppait de sa douce caresse bleuâtre. Le petit personnage respirait cette bonne odeur avec allégresse et se trémoussait si fort qu'il arrivait parfois à peser jusqu'à quinze grammes, au lieu des dix de son poids réglementaire. Ce qui lui donnait l'illusion que l'encens était la seule nourriture digne de lui, puisque c'était la seule qui lui fût profitable.



Or, une nuit qu'il dormait profondément, il fut réveillé par une musique très suave. C'étaient deux pauvres minstrels habillés à peu près comme lui et de sa taille, qui venaient lui donner une sérénade : l'un jouait de la guitare, en chantant d'un air passionné, l'autre l'accompagnait en fredonnant et en tenant ses deux mains sur son cœur comme pour dire : « Dieu ! que c'est beau ! je n'ai jamais éprouvé un tel plaisir ».

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria le génie, en se frottant les yeux d'un poing furibond. Qui se permet de venir faire de la musique, la nuit, sur ma table ?

— C'est nous, dit le guitariste, avec une grande douceur. Il paraît que tu as eu de la chance, depuis que tu as quitté notre troupe. Tu es devenu un grand personnage... Alors, tu vois, nous avons fait le voyage. Nous sommes bien fatigués!...

— D'abord, je vous défends de me touter. Et puis, je ne vous connais pas. En voilà une plaisanterie! Moi, dans une troupe de minstrels? Vous êtes fous, n'est-ce pas? Allez, filez, tas de vagabonds.

— Vous ne nous reconnaissez pas, Monseigneur? insista le musicien, déçu. Nous étions trois cependant, rappelez-vous, et nous avions un grand succès... Moi, je me tenais au milieu, mon camarade à ma droite, et vous à gauche, qui louchiez de

mon côté, pour faire rire... Vous avez toujours le même regard... Tenez, j'ai conservé la photographie qu'un amateur avait tirée de notre groupe, la veille de votre fuite.

Ayant démonté sa guitare, il en sortit un rouleau de papier bromure qu'il déploya, et où l'on pouvait voir, en effet, les trois minstrels de cuir et de laiton, et reconnaître distinctement dans celui de droite le génie du pèse-lettres.

— Ah! c'est trop fort! s'écria celui-ci, exaspéré. Vous savez, je n'aime pas qu'on se moque de moi. Je suis le génie du pèse-lettres, et je n'ai rien de commun avec des mendiants comme vous.

— Mais, Monseigneur, répondit le

guitariste, envahi d'une profonde tristesse, nous ne demandons pas grand chose : si seulement vous vouliez nous permettre de vivre ici, dans votre belle propriété... Songez que nous avons mangé en voyage toutes nos pauvres économies.

— Voilà qui m'est égal, par exemple !

— Nous ne vous gênerons pas. Nous vous jouerons de jolies romances.

— Je n'aime pas la musique. Et d'ailleurs, je vous vois venir, Vous répandriez des bruits fâcheux à mon propos. Merci bien. Ma situation est assez enviée !... Je connais un certain encrier qui se ferait trop de plaisir à m'éclabousser de sa calomnie. Débrouillez-vous. Je ne vous connais pas.

— C'est votre dernier mot? implorèrent les minstrels, abasourdis d'une telle ingratitude.

— C'est mon dernier mot, conclut le génie du pèse-lettres.

Et comme les malheureux musiciens restaient là, hésitants, désespérés :

— Voulez-vous bien vous en aller! hurla-t-il, en se dressant debout sur son plateau, ou j'appelle la police...

Mais, dans son exaltation, le pied lui manqua, et il glissa sans pouvoir se rattraper, lâchant un juron terrible. Et il tomba au fond de l'encrier, qui l'engloutit complètement.

N'écoutant que leur courage et leur générosité, les deux minstrels voulurent

délivrer leur ancien camarade. Malheureusement, l'encrier, qui avait une longue vengeance à savourer, avait méchamment refermé son couvercle, et il ne purent même pas l'ébranler.



Le lendemain, lorsque le poète vit le désastre, il comprit ce qui s'était passé et il fut, lui aussi, écœuré de l'ingratitude du génie. Après l'avoir extrait du puits et essayé de le nettoyer, mais en vain, ne sachant plus qu'en faire, et ne voulant pas le jeter, il le mit au fond de son tiroir.

Dans cet exil, le gnome de cuir n'a rien perdu de son orgueil. Et il continue à éblouir de ses fantastiques récits les nou-

veaux personnages au milieu desquels il vit : un presse-papier brisé, une écaille de tortue vide et une liasse de vieilles factures.

— Quand je régnais sur le pèse-lettres, dit-il, c'est moi qui faisais arriver les dépêches. Mais un jour un fou me jeta dans un encrier...

Quant aux deux minstrels, le poète les a placés sur un grand bouquet de feuillages, où ils ressemblent à des oiseaux bariolés dans une forêt vierge et où ils chantent tout le jour, délicieusement.



Histoire de Mademoiselle
Grain-de-Poussière
danseuse du Soleil

A Adolphe Thalasso.

C'ÉTAIT un matin de la fin d'avril. Le beau temps, plein de 'délire, contrastait d'autant plus ironiquement avec le travail falot d'écrivassier auquel je me livrais. Tout à coup, relevant la tête, j'aper-

çus Jimmy, mon pantin de feutre, qui se balançait, assis devant moi, le dos accoté à la colonne de la lampe, dont l'abat-jour le surmontait comme un vaste parasol. Il ne me voyait pas, et son regard, un regard que je ne lui connaissais point, était fixé avec une attention étrange sur un rais de soleil qui traversait la pièce.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je, mon cher Jimmy. A quoi pensez-vous ?

— Au passé ! me répondit-il, simplement, et sans me regarder. Et il se replongea dans sa contemplation.

Puis, comme s'il craignait de m'avoir froissé par trop de brusquerie :

— Je ne vois pas pourquoi je me cacherais de vous, reprit-il. Aussi bien, ne pou-

vez-vous rien contre moi. Ni pour moi, hélas ! ajouta-t-il avec un soupir qui me fendit le cœur d'avance.

Il prit un temps, fit tourner autour de ses prunelles noires les rondelles de feutre blanc qui en assurent l'expression, laquelle passa ainsi de l'attention intense à la rêverie mélancolique. Et il me parla en ces termes :

— Oui, je pense au passé. J'y pense toujours d'ailleurs. Mais, aujourd'hui, ce printemps tiède et trop doux ravive encore mon souvenir. Quant au rais de soleil qui, tenez, cloue à vos pieds le tapis qu'il transfigure, il est tellement pareil à celui où je rencontrai pour la première fois... Ah ! je sens qu'il vous faudra suppléer par votre complaisance à la pauvreté de mes paroles.

— Imaginez la créature la plus follement légère, la plus argentée, la plus blonde, qui ait jamais dansé au-dessus des misères de la vie. Elle apparut, et mon rêve fut soudain d'accord avec sa miraculeuse présence. Quel enchantement ! Elle descendait sur le rayon, elle foulait de toute sa personne étincelante ce chemin de clarté qui venait de me la révéler. Des souffles imperceptibles à notre tact grossier animaient autour d'elle un peuple de petits êtres semblables à elle, mais dont aucun n'avait sa souveraine grâce, ni cet attrait foudroyant. Elle folâtrait un instant avec eux, se liait à leur rondes, s'en échappait par une feinte habile, évitait en bondissant la lourde étreinte d'un monstre-mouche-

ron, ivre et maladroit comme un faune... et toujours, un mouvement insensible et doux l'amenait plus près de moi. Grands dieux ! qu'elle était belle !

— De visage, elle n'en avait pas, à proprement parler. Je vous dirai même qu'elle ne possédait point de forme précise. Mais elle empruntait successivement au soleil, et avec une vertigineuse rapidité, toutes les figures que je pouvais rêver, et justement toutes celles que j'avais rêvées lorsque je pensais à l'amour. Son sourire, au lieu de se limiter à un pli de la bouche, se répandait dans tous ses mouvements. Ainsi, elle semblait tantôt blonde comme un reflet de cuivre, tantôt pâle et grise comme une lueur de crépuscule, ou bien

obscur et mystérieuse comme la nuit. Elle était tour à tour douce comme un duvet, folle comme du sable dans le vent, perfide comme une parcelle d'écume au bord d'une vague qui se brise Elle était encore mille et mille autres choses que je ne peux pas dire, parce que ma pensée elle-même, pourtant plus vite que mes paroles, avait peine à suivre ses métamorphoses

— Je restai longtemps à la regarder, plein d'une sorte de stupeur sacrée... Soudain, un cri m'échappa... La petite créature allait toucher le sol. Tout mon être protestait contre l'ignominie d'une telle rencontre, et je me précipitai.

— Mon brusque mouvement produisit une perturbation extrême dans le petit

monde du rayon, et quelques uns d'entre ces lutins s'élancèrent — de peur, sans doute — à des hauteurs extraordinaires. Mais je ne perdais pas de vue celle que j'aimais. Immobile, retenant mon haleine, je la guettais, ma main tendue. Joie divine ! la plus forte, peut-être, de ma vie, hélas ! la dernière ! elle y tomba. Je renonce à vous décrire l'état de mes sentiments. Mon cœur battait si fort que sur ma main, qui en tremblait, ma belle dansait encore : une petite valse lente et balancée, d'une inexprimable coquetterie.

— Mademoiselle Grain-de-poussière... lui dis-je..

— Comment savez-vous mon nom ? m'interrompt-elle.

— L'intuition, répondis-je, le... enfin... l'amour...

— L'amour, s'exclama-t-elle... Ah !... Et elle se remit à danser, de la façon la plus impertinente. Et il me semblait même qu'elle riait.

— Il ne faut pas rire, lui reprochai-je. Je vous aime. C'est très sérieux...

— Mais je ne suis pas sérieuse, moi, répliqua-t-elle. Je suis Mademoiselle Grain-de-Poussière, danseuse du Soleil. Oh ! je sais bien que mon origine n'est pas des plus brillantes. Je suis née dans une fente du parquet et je n'ai jamais connu ma mère. Quand on me dit que c'est une simple semelle de soulier, je suis bien obligée de le croire, mais cela m'est égal, au fond,

puisque, maintenant, je suis danseuse du Soleil. Il ne faut pas m'aimer, parce que, si vous m'aimez, vous voudrez m'emmener, et alors qu'est-ce que je deviendrai ? Tenez, ôtez votre main du rayon.

J'obéis. Avec quelle déception sans nom je contemplai alors, sur ma main rentrée dans la pénombre, une espèce de petite chose lamentable et informe, d'un gris douteux, inerte et écrabouillée ! J'en aurais pleuré.

— Vous voyez ! dit-elle. L'expérience est faite. Je n'existe que pour mon art. Remettez-moi vite dans le rayon.

— J'obéis de nouveau. Reconnaisante, elle dansa encore sur ma main.

— Qu'est-ce que c'est, dit-elle, votre main ?

— C'est du feutre, répondis-je, ingénûment.

— C'est bien râpeux ! s'écria-t-elle, j'aime mieux mon chemin d'air. Et elle voulut s'envoler.

— Alors, je ne sais ce qui me prit. Furieux sans doute de l'insulte, mais plus encore effrayé à l'idée de perdre ma conquête, je jouai ma vie d'un seul coup de ma volonté. « Elle sera terne, mais à moi ! » pensai-je. Et je la saisis, et je la serrai dans mon portefeuille, sur ma poitrine.

— Elle est là, depuis un an. Et toute joie m'est interdite. Cette fée que je cache, je n'ose même plus la regarder, tant je la

sais différente de la vision qui fit naître mon amour. Et, cependant, je préfère la retenir ainsi que la perdre, en lui rendant, avec sa beauté, la liberté.

— Ainsi, vous l'avez là, sur vous ? demandai-je, repris par la curiosité.

— Oui. Voulez-vous la voir ?

Sans attendre ma réponse, et sans doute parce qu'il n'y pouvait plus tenir lui-même, il ouvrit son porte-cartes et en tira ce qu'il appelait la momie de Mademoiselle Grain-de-Poussière. Je feignis de l'apercevoir, mais par politesse, car je ne distinguais rien du tout. Il y eut, entre Jimmy et moi, un pénible silence.

— Si j'ai un conseil à vous donner, lui dis-je enfin, c'est de rendre la liberté à

votre amie. Profitez de ce rayon. Ne dût-il que deux heures, vous retrouverez au moins deux heures d'extase. Cela vaudra mieux que de continuer l'atroce existence que vous menez.

— Vous croyez ? soupira-t-il, en me regardant avec anxiété... Deux heures !.. que c'est tentant ! Ah ! oui ! finissons-en...

Et, se décidant alors, il plaça Mademoiselle Grain-de-Poussière dans le rayon. Ce fut une résurrection merveilleuse. Sortant de sa mystérieuse léthargie, la petite ballerine s'élança, folle, impondérable et comme spirituelle, toute pareille à l'enthousiaste description que m'en avait faite Jimmy et je compris alors comment il en était devenu amoureux. Il fallait le voir, planté

là, bouche bée, ivre de ravissement. L'amère volupté du sacrifice doublait encore la joie pure de sa contemplation. Et, pour tout dire, son visage me paraissait plus beau encore que la danse de la fée, car il s'illuminait d'une noblesse morale inconnue à cette fallacieuse créature.

Soudain, nous poussâmes un cri, ensemble. Un insecte, un énorme et stupide insecte, gros comme une tête d'épingle, en bâillant, avait avalé Mademoiselle Grain-de-Poussière.

Que vous dire de plus maintenant ?...

Le pauvre Jimmy contemplait, les yeux fixes, l'étendue de son désastre. Nous restâmes longtemps silencieux, incapables de rien trouver qui pût exprimer, moi mon

remords, lui son désespoir. Il n'eut même pas pour moi, même pas pour la fatalité, une parole de reproche, mais je le vis très bien qui, sous prétexte de remonter la rondelle de feutre qui donne l'expression à sa prunelle, essuyer furtivement une larme.



Il a été tiré de cet ouvrage, le troisième de la collection « Le Sage et ses Amis » 20 exemplaires sur papier du Japon, numérotés 1 à 20. — 20 exemplaires sur papier Roma vert d'eau, numérotés 21 à 40. — 210 exemplaires sur papier Madagascar des papeteries Navarre, numérotés 41 à 250. Il a été tiré, en outre, 75 exemplaires sur papier Roma jaune paille, numérotés en chiffres romains I à LXXV, réservés à Monsieur Édouard Champion, pour la Société des Médecins Bibliophiles et les Bibliophiles du Palais

Cet exemplaire porte le N° **97**

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 17 FÉVRIER 1925
SUR LES PRESSES DES
ARTISANS IMPRIMEURS
F. LEFÈVRE, DIRECTEUR
23, RUE DE LA MARE
A PARIS (XX°)

